

Ch. LE GOFFIC. — *L'Ame bretonne*, quatrième série, Paris, Champion, 1924, in-16 de XXII-392 p. Prix : 7 fr.

Aux trois précieux et charmants volumes de la collection ouverte il y a près de vingt ans par M. Charles Le Goffic sous le titre de *L'Ame bretonne*, un quatrième s'est ajouté durant ces derniers mois ; c'est le même type de livre et c'est aussi la même variété, la même richesse et précision d'information, la même façon personnelle, nuancée, souvent forte, toujours agréable, de dire les choses. S'il s'agissait ici de critique littéraire, nous nous attarderions sur l'admirable dédicace à la mémoire de Maurice Barrès, si bien digne par sa langue souple et nerveuse du maître en qui son fidèle ami breton reconnaît l'empreinte profonde de l'esprit celtique. Mais il y a toujours une grande place pour l'histoire, presque pour l'érudition, dans les ouvrages de M. Le Goffic. Il a un sens du passé et une conscience dans l'investigation qui font presque regretter qu'il ne se soit pas consacré aux travaux historiques ; la Bretagne eût enfin trouvé en lui son historien, cet historien qu'Arthur de La Borderie, très bien préparé pourtant, très savant, très travailleur, mais critique insuffisant et médiocre écrivain, n'a pas pu lui donner.

Trois des meilleurs chapitres de ce nouveau livre méritent une attention particulière ; l'un — c'est le plus long — présente en 68 pages un tableau de la vie économique, agricole et sociale de Plougastel-Daoulas ; le second nous met sur la piste de Yann-ar-Gwenn, le barde aveugle de Plouguiel dont la physionomie pleine d'entrain revit, reconstituée avec une sympathie amusée, dans le décor d'une nature fraîche, toute sonore du murmure des sources ; le troisième raconte la vie tourmentée et caractérise équitablement l'œuvre chaotique et puissante du poète des *Amours jaunes*, le Morlaisien Tristan Corbière. Puis, de-ci de-là, ailleurs, ce sont mille faits jugements, réflexions, anecdotes, descriptions, à lire et à retenir — sur Anne de Bretagne à Blois — sur la bonne grosse marquise, un peu étourdie, mais pas méchante, qui goûtait si fort le beurre de la Prévalaye et dont les plaisanteries innocentes, mêlées à beaucoup d'aimables compliments pour les bretons, n'eussent pas dû attirer tant d'anathèmes sur le nom de Sévigné — sur la maison de Montmorency où l'austère Léonard Souvestre, catholique auteur des *Derniers*

*Bretons*, s'éteignit dans les bras d'un pasteur protestant — sur la légende de Mgr Duchesne — sur les grands souvenirs de la Haute-Bretagne — sur toute la Basse-Bretagne, pittoresque, monumentale et ethnographique, de Guingamp jusqu'à Vannes, en passant par Quimper et le troublant pays des bigoudenn.

M. Le Goffic, si fier d'être breton, ne répugne pas à recueillir, non sans un grain de malice, les opinions peu flatteuses, assurément malveillantes et fausses, que les hommes des autres provinces professaient, parfois n'ont pas cessé de professer sur notre compte. François I<sup>er</sup>, qui n'avait pas reculé devant les Suisses à Marignan, craignait fort les Bas-Bretons, du moins si l'on en croit le secrétaire du cardinal Louis d'Aragon, un certain Béatis, qui vit le roi de France peu avant son départ pour le voyage circulaire qui l'entraîna en 1518 jusqu'aux extrémités du Léon. Voyez, aux pages 76 et 77, la relation de ce Béatis : « Ce sont gens terribles ; le roi tremble de peur chaque fois qu'il en parle ». Le fondateur du collège des « lecteurs royaux » n'avait évidemment pas auprès de lui un Trégorrois érudit et rêveur pour lui démontrer harmonieusement, par l'étude de *la Poésie des races celtiques*, que le peuple breton fut toujours le plus doux, le plus pacifique de tous les peuples, quelque chose de tenant le milieu entre l'ange et l'homme... En revanche, le Trégorrois Renan devait administrer un jour le collège de France. Ce sont là jeux des destins.

On voit si la matière de ce livre est variée. Ajoutons qu'il ne s'y remarque pas d'erreurs sérieuses <sup>(1)</sup>. Dans l'étude sur Plougastel, qui, plus poussée que la plupart des autres, rappelle nécessairement le lecteur à soi, il y a seulement deux points sur quoi il y ait lieu à quelques précisions supplémentaires, à peine à des rectifications.

M. Le Goffic donne comme spécial à Plougastel-Daoulas le nom d'*oferenn ar pelgent* appliqué à la messe de minuit, « c'est-à-dire, d'après Troude, ajoute-t-il, et par contraction la messe d'avant l'aube ». En réalité, l'expression est d'usage à peu près dans toute la Cornouaille. Que signifie-t-elle ? L'explication proposée par Troude semble discutable. On a proposé aussi *pell-hent* = *longue route*, explication que

(1) Les fautes de typographie, un peu trop nombreuses, sont de l'espèce heureusement inoffensive.

justifierait le pluriel *pell-hentchou*, employé en Haute-Cornouaille dans le même cas<sup>(1)</sup>. En Galles, dans l'église protestante, existe comme un souvenir de la messe de minuit; ce sont des prières matinales, dites *mattins*, suivies quelquefois d'un sermon; les fidèles chantent des noëls et, anciennement, allumaient un grand nombre de cierges. Or cette cérémonie se nomme le *plygain*<sup>(2)</sup>.

Une observation analogue doit être faite au sujet de saint Languy, que les gens de Plougastel qualifient de saint *Tu pe du* (d'un côté ou d'autre côté), lui attribuant la vertu de soulager les malades par la guérison complète ou la mort prompte. Ce qualificatif de *Tu pe du* est généreusement prodigué en Cornouaille et dans le pays de Vannes à d'autres saints que Languy. Le plus fameux *Tu pe du* est saint Diboan, honoré particulièrement à Logüy en Tréméven, à Gouelet-Leuhan en Leuhan et à Lanylis en Plévin, Diboan (qui tire de peine) est, du reste, un surnom. M. l'abbé Mével pense, non sans vraisemblance, qu'il recouvre, non pas Abibon, fils de Gamaliel, comme on le dit à Leuhan, mais un brave et modeste saint breton, Ethbin, compagnon de Guénolé et éponyme de Pleyben (Ple-Ethbin)<sup>(3)</sup>. D'autre part le Vannetais possède au moins deux *tu pe du*, à savoir saint Maudet et saint Ivy. La renommée de Maudet s'est un peu restreinte avec le temps; on ne l'invoque plus guère que contre les vers intestinaux et les serpents; mais Ivy est incontestablement un saint *tu pe du* et il convient de noter qu'à Logüy (sur la carte Loc-Ivi) en Tréméven, c'est bien lui qui recevait jadis les prières des fidèles. Diboan l'a détrôné. Le saint Languy de Plougastel, qui fut un temps nommé lui aussi Diboan, pourrait bien n'être que saint Yvi. Malheureusement aucune forme ancienne du nom de la chapelle n'a encore été découverte.

Voilà quelques brèves notes à mettre en marge du volume: il n'y faut pas voir autre chose. En vérité, cette quatrième série de l'*Ame bretonne* est aussi suggestive qu'instructive. Avec ses trois aînées, que suivront certainement plusieurs autres, elle constituera une encyclopédie très séduisante ou, si vous voulez,

(1) A. FAVÉ, *Légendes et traditions de Basse-Bretagne*, dans le *Bull. de la Soc. archéol. du Finistère*, 1896, p. 247.

(2) Communication de M. d'Elboux, secrétaire de la Cambrian archæological Association.

(3) *Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie*, 1924, p. 263-270.

une sorte de galerie où, portraits d'écrivains et de princes y alternant avec visions de nature, aimeront se promener tous ceux qu'a nourris ou conquis la vieille Bretagne. Sans doute restera-t-elle pour les hommes et les choses de notre province ce que les *Lundis* de Sainte-Beuve sont, toutes proportions gardées, pour la littérature et la société françaises.

H. WAQUET.

---